

EPREUVE DE FRANCAIS

SERIE S - ES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient :2

Objet d'étude : Convaincre, persuader, délibérer

Textes :

Texte A – Jean de la Bruyère, Les Caractères, « De l'homme », (1688-1696)

Texte B – Victor Hugo, Choses vues, 1846

Texte C – Jacques Prévert, Paroles, « La Grasse Matinée », 1946

TEXTE A - Jean de la Bruyère, *Les Caractères*, « De l'homme »

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre¹ de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes², les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces mal propétés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace. Il mange haut³ et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier⁴ ; il écure⁵ ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement⁶, et ne souffre pas d'être plus pressé⁷ au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient⁸ dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. Tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes⁹, équipages¹⁰. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion¹¹ et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

[Commentaire](#)

1 *son propre* : sa propriété.

2 *viandes* : se dit pour toute espèce de nourriture.

3 *manger haut* : manger bruyamment, en se faisant remarquer.

4 *râtelier* : assemblage de barreaux contenant le fourrage du bétail.

5 *écurer* : se curer.

6 *une manière d'établissement* : il fait comme s'il était chez lui

7 *pressé* : serré dans la foule.

8 *prévenir* : devancer.

9 *hardes* : bagages

10 *équipement* : tout ce qui est nécessaire pour voyage (chevaux, carrosses, habits, etc.).

11 *réplétion* : surcharge d'aliments dans l'appareil digestif.

TEXTE B – Victor Hugo, *Choses Vues*

Hier, 22 février¹², j'allais à la Chambre des pairs. Il faisait beau et très froid, malgré le soleil de midi. Je vis venir rue de Tournon un homme que deux soldats emmenaient. Cet homme était blond, pâle, maigre, hagard ; trente ans à peu près, un pantalon de grosse toile, les pieds nus et écorchés dans des sabots avec des linges sanglants roulés autour des chevilles
5 pour tenir lieu de bas; une blouse courte, souillée de boue derrière le dos, ce qui indiquait qu'il couchait habituellement sur le pavé; la tête nue et hérissée. Il avait sous le bras un pain. Le peuple disait autour de lui qu'il avait volé ce pain et que c'était à cause de cela qu'on l'emmenait. En passant devant la caserne de gendarmerie, un des soldats y entre, et l'homme resta à la porte, gardé par l'autre soldat.

10 Une voiture était arrêtée devant la porte de la caserne. C'était une berline armoriée¹³ portant aux lanternes une couronne ducale, attelée de deux chevaux gris, deux laquais en guêtres derrière. Les glaces étaient levées, mais on distinguait l'intérieur tapissé de damas bouton d'or. Le regard de l'homme fixé sur cette voiture attira le mien. Il y avait dans la
15 voiture une femme en chapeau rose, en robe de velours noir, fraîche, blanche, belle, éblouissante, qui riait et jouait avec un charmant petit enfant de seize mois enfoui sous les rubans, les dentelles et les fourrures.

Cette femme ne voyait pas l'homme terrible qui la regardait.

Je demeurai pensif.

20 Cet homme n'était plus pour moi un homme, c'était le spectre de la misère, c'était l'apparition, difforme, lugubre, en plein jour, en plein soleil, d'une révolution encore plongée dans les ténèbres, mais qui vient. Autrefois le pauvre coudoyait le riche, ce spectre rencontrait cette gloire: mais on ne se regardait pas. On passait. Cela pouvait durer ainsi longtemps. Du moment où cet homme s'aperçoit que cette femme existe, tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là, la catastrophe est inévitable.

Victor Hugo, *Choses Vues*, 1846

12 22 février 1846, deux ans avant les émeutes de 1848 qui entraîneront l'abdication du roi Louis-Philippe

13 *Berline armoriée* : voiture à chevaux sur laquelle sont peints les emblèmes d'une famille noble

TEXTE C – Jacques Prévert, *Paroles*, « La Grasse Matinée »

Il est terrible
le petit bruit de l'oeuf dur cassé sur un comptoir d'étain
il est terrible ce bruit
quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim
5 elle est terrible aussi la tête de l'homme
la tête de l'homme qui a faim
quand il se regarde à six heures du matin
dans la glace du grand magasin
une tête couleur de poussière
10 ce n'est pas sa tête pourtant qu'il regarde
dans la vitrine de chez Potin
il s'en fout de sa tête l'homme
il n'y pense pas
il songe
15 il imagine une autre tête
une tête de veau par exemple
avec une sauce de vinaigre
ou une tête de n'importe quoi qui se mange
et il remue doucement la mâchoire
20 doucement
et il grince des dents doucement
car le monde se paye sa tête
et il ne peut rien contre ce monde
et il compte sur ses doigts un deux trois
25 un deux trois
cela fait trois jours qu'il n'a pas mangé
et il a beau se répéter depuis trois jours
Ça ne peut pas durer
ça dure
30 trois jours
trois nuits
sans manger
et derrière ce vitres
ces pâtés ces bouteilles ces conserves
35 poissons morts protégés par les boîtes
boîtes protégées par les vitres
vitres protégées par les flics
flics protégés par la crainte
que de barricades pour six malheureuses sardines..
40 Un peu plus loin le bistrot
café-crème et croissants chauds
l'homme titube
et dans l'intérieur de sa tête
un brouillard de mots
45 un brouillard de mots
sardines à manger

oeuf dur café-crème
café arrosé rhum
café-crème
50 café-crème
café-crime arrosé sang !...
Un homme très estimé dans son quartier
a été égorgé en plein jour
l'assassin le vagabond lui a volé
55 deux francs
soit un café arrosé
zéro franc soixante-dix
deux tartines beurrées
et vingt-cinq centimes pour le pourboire du garçon.
60 Il est terrible
le petit bruit de l'oeuf dur cassé sur un comptoir d'étain
il est terrible ce bruit
quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim.

ECRITURE

I – Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Montrez que les textes du corpus ont une visée commune mais qu'ils atteignent ce but par des voies différentes.

II – Vous traiterez ensuite l'un des trois sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire

Vous commenterez le texte de La Bruyère (texte A).

2. Dissertation

Dans quelle mesure la forme littéraire peut-elle rendre une argumentation plus efficace ? Vous appuierez votre développement sur les textes du corpus, vos lectures personnelles et les oeuvres étudiées en classe.

3. Écriture d'invention

A son arrivée à la Chambre des Pairs, le narrateur, sous le coup de l'émotion, prend la parole à la tribune pour faire part de son indignation et plaider pour plus de justice sociale.

Vous rédigerez ce discours.

Réponse à la question :

Les trois textes du corpus ont des points communs : il s'agit de trois récits brefs, d'un grand dépouillement, porteurs d'enseignements moraux.

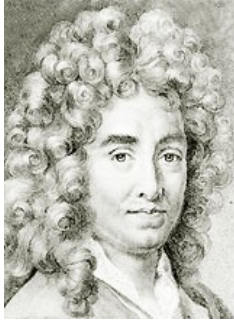
Ces textes ont une visée commune : en jouant sur l'opposition entre abondance et pénurie, ils tendent à susciter l'indignation du lecteur face à des comportements intolérables de la part d'un individu (texte A), d'un ordre (texte B) ou d'une société (texte C). Les cibles, en effet, sont différentes : le texte A critique l'égoïsme d'un glouton ; le texte B stigmatise l'indifférence des aristocrates nantis ; le texte C dénonce l'inhumanité de la société moderne.

Néanmoins, ce but est atteint par des voies différentes :

1. *Les registres ne sont pas les mêmes.* Si le texte A est un portrait satirique, et comme tel joue l'humour acide, les textes B et C jouent la carte du pathétique : chez Prévert comme chez Hugo, il s'agit de renforcer la condamnation en faisant appel à la pitié du lecteur. On sait que, chez l'un comme chez l'autre, la sensibilité altruiste n'est jamais absente et que, chez l'un comme chez l'autre, on n'est jamais loin de la littérature engagée.

2. *Les genres sont différents.* La Bruyère dresse ici portrait dont on voit aisément qu'il s'applique à une catégorie des personnes plutôt qu'à un individu. *Gnathon* est un sobriquet qui évoque la mâchoire : le personnage, sans véritable nom, est donc le type même du bâfreur. Hugo, pour sa part, s'exprime dans le cadre d'un journal. A la différence de la Bruyère, il ne s'agit plus de présenter un type, mais de faire référence à une situation vécue (même si la charge symbolique reste très forte) et donc de donner une crédibilité très forte à cette scène. Enfin, Prévert choisit pour s'exprimer le poème en vers libres. La mise en page permet ici de mettre en relief les éléments les plus importants pour le poète, grâce à l'alternance des vers longs et des vers courts : « *ça dure / trois jours / trois nuits / sans manger* ».

INTRODUCTION



Le moraliste La Bruyère est l'homme d'un seul livre, sans cesse travaillé et retravaillé. Observateur critique et un brin amer de ses contemporains, il multiplie dans *les Caractères* les observations aiguës sur l'individu et la société. S'inspirant du grec Théophraste¹⁴, il se propose d'offrir au public une galerie de portraits satiriques qui sont autant de jugements sur « les mœurs du siècle » et les travers des hommes.

Gnathon (la mâchoire), est un personnage visiblement lié au domaine de la nourriture (l. 2 à 12). Néanmoins, ce portrait est complété dans un deuxième temps par l'évocation du personnage en société, et notamment en voyage : égoïsme et manque de manières : tels sont ses traits saillants.

DEVELOPPEMENT

Gnathon est un égoïste dans la mesure où l'affirmation de soi s'accompagne chez lui du déni de l'autre ; dans la mesure aussi où il fait montre d'une redoutable volonté d'accaparement. Monopoler l'être et l'avoir : tel est son programme.

Le texte se clôt sur lui-même, dans une remarquable unité. On reste en effet dans la thématique de la nourriture, de l'ingestion à la digestion plutôt difficile : il y a une justice ! Les pronoms réfléchis sont utilisés avec abondance : « pour soi » (l.1), « les siens » (l.20), « la sienne » (l.21), de même que les déterminants possessifs : « son égard », (l.1) « sa réplétion », « sa bile » (l.20). Cette omniprésence du personnage contraste avec la part minimale qui est laissée au reste de l'humanité, comme en témoigne le jeu des restrictions : « Gnathon ne vit que pour soi » (l.1), « ne connaît de maux que les siens » et « n'appréhende que [sa propre mort] » (l. 20 et 21). L'humanité est virtuellement niée puisque « les hommes sont ... comme s'ils n'étaient point » (l. 1 et 2) que l'odieux personnage souhaite « l'extinction du genre humain ». Comme l'illustre assez bien la ligne 19, « tout le monde » devient « personne ». Le déni de l'autre est une constante du personnage, ce qui le pousse à la goujaterie : « S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. ». Si la répétition du superlatif met en relief le souci du confort, les verbes soulignés dans la citation révèlent en revanche le caractère calculé et odieux de la goujaterie. Relisons la ligne 15 pour nous en persuader...

« Il tourne tout à son usage » affirme la Bruyère. L'égoïsme s'accompagne chez Gnathon d'une volonté d'accaparement caractérisée par une violence incroyablement frénétique...

Cette violence se traduit par une avidité à se saisir des mets : ainsi, il ne se sert pas, « il se rend maître du plat » (l.4). Le rythme et le choix des mots traduisent cet empressement : « Il ne se sert à table que de ses maines ; il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire,

14 Théophraste (-372, -287) : Collaborateur d'Aristote, second chef de l'école du Lycée. Son oeuvre la plus connue, *Les Caractères*, décrit les types humains en 31 caractères ou études morales. Il reprend les défauts les plus universels qui serviront de thèmes à de nombreux auteurs des 17ème et 18ème siècles.

et en use de manière... ». Ce qui est repoussant ici, c'est moins le contact avec les mains (on n'était pas si délicat à l'époque !) que l'idée de trituration, rendue à la fois par les mots de la famille de « main » – sans oublier le jeu de mots avec « manière » – et par l'accumulation des verbes. Cette accumulation frénétique, on la retrouve dans la dernière phrase, qui ne compte pas moins de sept propositions, dont cinq indépendantes ! La parataxe¹⁵ généralisée, par la vivacité qu'elle donne, sert d'ailleurs dans tout le texte cette impression de frénésie.

Cette quête de la nourriture se révèle frénétique et excessive : «il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois.» Ici, l'enchevêtrement des pronoms et de l'adverbe «tout» contribue à rendre l'impression d'un homme qui bâfre jusqu'au gaspillage éhonté puisqu'« il faut que les conviés... mangent ses restes ». Ce qui apparaît à nouveau, c'est l'humiliation du prochain.

Si Gnathon révèle sa nature égoïste, il révèle aussi son manque de manières, marqué par sa grossièreté et son appropriation de l'espace.

Un passage, marqué par la tradition burlesque, cerne comiquement la grossièreté de Gnathon : « ... le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un **plat**, il le **répand** en chemin **dans** un autre **plat** et sur **la nappe** ; on le suit à la trace. Il mange haut et avec **grand bruit** ; il **roule** les yeux en mangeant ; la table est pour lui un **râtelier** ; il **écure** ses dents, et il continue à manger. » Nous avons souligné dans ce petit morceau de bravoure¹⁶ quelques jeux de sonorités destinés à rendre la confusion qu'entretient le personnage (finalement il n'y pas grande différence entre un plat et une nappe...) et la cohésion de ses actes : les allitérations en « r » nous orientent vers l'occupation primordiale du personnage : la dévoration !

Son appropriation de l'espace n'est pas moins spectaculaire. L'attitude de Gnathon est caractérisée par une perpétuelle expansion : « Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres », ainsi que par une confusion volontaire entre les sphères du public et du privé, comment en témoignent les termes que nous avons soulignés : « Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. »

CONCLUSION

Nous avons ici ce qu'on nomme un portrait charge, la peinture d'un caractère outrancier dans son égoïsme et sa volonté d'appropriation du bien d'autrui. Le texte est brillant, mené au pas de charge.

Dans une perspective moraliste, toutefois – celle-là même qui justifie l'ouvrage de La Bruyère – il est intéressant de se demander dans quelle mesure ce texte est efficace. Le problème est que personne ne se reconnaît dans ce personnage, de même que personne ne se reconnaît dans l'avare ou dans le bourgeois gentilhomme... La valeur pédagogique du propos semble donc limitée. Peut-être le choix du registre impose-t-il cette distance avec le sujet : les textes de Victor Hugo et de Jacques Prévert, qui ont fait le choix du pathétique, s'avèrent nettement plus persuasifs.

15 Parataxe: Juxtaposition de deux propositions entre lesquelles le lien de dépendance n'est qu'implicite.

16 Morceau de bravoure : passage écrit ou parlé particulièrement brillant destiné à attirer l'attention ou à susciter l'enthousiasme

Dissertation :

Voici une proposition de plan. Comme rien n'est parfait dans ce monde, celui-ci a des défauts. Je les connais. A vous de les trouver ! J'ai multiplié les exemples, sachant que certains paraîtront obscurs : à chacun de butiner ce qui lui semblera utile...

INTRODUCTION

Notre société se veut rationnelle et prétend par conséquent fonder ses débats sur la valeur des arguments et la pluralité des opinions. Au lycée, l'apprentissage systématique de l'argumentation semble asseoir la primauté de la conviction sur la persuasion. Lors des élections présidentielles, les électeurs ont plébiscité les ouvrages de réflexion et les débats d'opinion. Pourtant, cet engouement pour le discours logique n'est pas hégémonique. L'argumentation indirecte, magnifiée par la forme littéraire, passe souvent pour plus efficace. Plus efficace ? Tout dépend de ce qu'on met derrière ce mot.

En effet, toute séduisante qu'elle est, par son accessibilité et ses vertus pédagogiques, la forme littéraire, on le verra, comporte deux écueils qui sont en quelque sorte les défauts de ses qualités : la schématisation outrancière et l'ambiguïté.

- I. Donner à ses idées une forme littéraire est séduisant
 - A. Elle rend la pensée accessibles
 1. par la simplicité de la forme
 - elle exploite notre goût du récit
Ex. 1 : notre première rencontre avec la littérature se fait à travers le conte.
Ex. 2 : ce qui se vend le mieux en librairie, c'est le récit (roman ou autobiographie).
 - elle va à l'essentiel
Ex. 1 : le texte de Prévert témoigne d'une remarquable économie de moyens.
Ex. 2 : les fables de Phèdre sont un modèle de concision
 2. par la simplicité du message
 - la morale clarifie le sens
Ex. 1 : La Fontaine précise la portée de ses fables
Ex. 2 : Dans *Le Petit Prince*, le héros tire toujours la leçon de ses expériences
 - les concepts les plus délicats deviennent accessibles
Ex. 1 : Platon et le mythe de la caverne
Ex. 2 : Le Christ s'adressant par paraboles à ses disciples
 - B. Elle a des vertus pédagogiques
 1. elle facilite la mémorisation
 - sa forme est condensée
Ex. 1 : l'anecdote racontée par Victor Hugo
Ex. 2 : les fables de La Fontaine
 - sa structure est simple
Ex. 1 : la schématisation des histoires dans les contes
Ex. 2 : la schématisation des personnages dans les contes
 2. elle a valeur d'exemple
 - elle illustre un thème parfois aride
Ex. 1 : *La ferme des Animaux*, de G. Orwell, traite du totalitarisme
Ex. 2 : *Candide*, de Voltaire, traite de l'intolérance
 - elle facilite l'identification
Ex. 1 : *Candide* n'a pas de nom : il peut donc être nous !
Ex. 2 : Les personnages des contes sont vagues : ils peuvent donc être nous !
- II. Mais cette séduction n'est pas sans poser problème
 - A. Elle schématise à outrance

1. elle se fonde sur l'émotion
 - ses armes favorites sont le rire et les larmes
Ex. 1 : « Gnathon ».
Ex. 2 : « Le petit bruit de l'oeuf ».
 - mais l'émotion et les bons sentiments sont-ils louables ?
Ex. 1 : Les critiques qui pèsent sur *Le Petit Prince*.
Ex. 2 : Les critiques qui pèsent sur les Walt Disney.
 2. elle élude le débat de fond
 - elle n'est pas faite pour développer une argumentation solide
Ex. 1 : pas de discours construit sur l'esclavage dans *Candide*.
Ex. 2 : pas de discours convaincant sur l'évolution des échanges maîtres-valets dans *L'île des Esclaves* (Marivaux).
 - elle n'est pas toujours vraisemblable
Ex. 1 : Le portrait de Gnathon
Ex. 2 : La situation évoquée dans *Micromégas* (Voltaire)
- B. Elle est ambiguë
1. par nature
 - le problème de la morale implicite
Ex. 1 : Dans un conte, tout le monde ne voit pas le même message.
Ex. 2 : Les disciples du Christ ne comprenaient pas ses paraboles !
 - les présupposés
Ex. 1 : Que faut-il penser des morales de La Fontaine ?
Ex. 2 : Quelles idées sous-tendent un roman comme *Le monde de Narnia*?
 2. par choix de l'auteur
 - le message de l'auteur n'est pas toujours univoque
Ex. 1 : Que signifie pour *Candide* « il faut cultiver notre jardin ? »
Ex. 2 : Les *Chroniques Martiennes* de Bradbury délivrent un message complexe
 - c'est parfois un texte pour initiés
Ex. 1 : Le poème *Le joujou du pauvre* (Baudelaire) est à décrypter
Ex. 2 : Le poème en prose *Conte* (Rimbaud) est à décrypter

CONCLUSION

Si on entend par « efficacité » la faculté de gagner plus vite les gens à sa cause, alors oui, la forme littéraire rend l'argumentation plus efficace. Mais c'est l'efficacité du discours publicitaire, dont on sait qu'il est essentiellement séducteur. Dans le cadre d'une littérature de combat, comme le fut souvent celle du XVIIIe siècle, on comprend combien cette arme avait de l'importance, face à des ennemis puissants et déterminés.

Si, en revanche on entend par « efficacité » la capacité de faire réfléchir utilement son lecteur à un problème, de le convaincre, de réfuter ses objections, à ce moment l'efficacité passe du côté du discours purement argumentatif, sans apparat et sans effets de style. Qu'on lise, pour s'en convaincre un article de magazine scientifique.

Invention :

Le mieux est de laisser la parole à Victor Hugo. Il a véritablement prononcé ce discours, mais on croit savoir qu'il a généreusement saupoudré l'ensemble de « didascalies » qui n'y étaient pas à l'origine ... Regardez bien les effets et soyez attentif à l'argumentaire...



La misère, Messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir où elle en est, la misère ? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au moyen-âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons ? Voulez-vous des faits ?

Il y a dans Paris (*l'orateur s'interrompt*)

Mon Dieu, je n'hésite pas à les citer, ces faits. Ils sont tristes, mais nécessaires à révéler ; et tenez, s'il faut dire toute ma pensée, je voudrais qu'il sortît de cette assemblée, et au besoin j'en ferais la proposition formelle, une grande et solennelle enquête sur la situation vraie des classes laborieuses et souffrantes en France. Je voudrais que tous les faits éclatassent au grand jour. Comment veut-on guérir le mal si l'on ne sonde pas les plaies ? (*Très bien, très bien !*)

Voici donc ces faits :

Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures humaines s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver (*Mouvement*).

Voilà un fait. En voici d'autres : Ces jours derniers, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté après sa mort qu'il n'avait pas mangé depuis six jours. (*Longue interruption*) Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon ! (*Sensation*)

Eh bien, messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être ; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas ! je dis que de tels faits, dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société toute entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire (*Mouvement*), et que de tels faits ne sont pas seulement des torts envers l'homme, que ce sont des crimes envers Dieu ! (*Sensation prolongée*)

Voilà pourquoi je suis pénétré, voilà pourquoi je voudrais pénétrer tous ceux qui m'écoutent de la haute importance de la proposition qui vous est soumise. Ce n'est qu'un premier pas, mais il est décisif. Je voudrais que cette assemblée, majorité et minorité, n'importe, je ne connais pas, moi de majorité et de minorité en de telles questions ; je voudrais que cette assemblée n'eût qu'une seule âme pour marcher à ce grand but, à ce but magnifique, à ce but sublime, l'abolition de la misère ! (*Bravo ! Applaudissements.*)

etc...

Actes et Paroles I, Assemblée législative 1849-1851, 9 juillet 1849.

Voir la suite de ce discours sur le site de l' [académie de Besançon](#)